

Recherches sociographiques



Peta TANCRED-SHERIFF (dir.), *Recherche féministe: bilan et perspectives d'avenir*

Chantal Doré

Volume 31, numéro 2, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056539ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056539ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Doré, C. (1990). Compte rendu de [Peta TANCRED-SHERIFF (dir.), *Recherche féministe: bilan et perspectives d'avenir*]. *Recherches sociographiques*, 31(2), 305–309. <https://doi.org/10.7202/056539ar>

et l'administrateur. Au sujet de l'approche marxiste urbaine, elle rejoint les analyses de Ray Pahl sur le rôle des «aménageurs urbains» dans l'allocation et la distribution des ressources. Ainsi, entre les pouvoirs politique et économique et les classes urbaines s'interposent des acteurs sociaux divers, professionnels et cadres administratifs au service de l'État. Blary apporte aussi, à cette échelle, mais précieusement, des arguments au clan antitechnocratique. Mais, en même temps, ne vient-elle pas en modérer les élans ? Et si le partage entre politique et administratif était fonctionnel, permettant aux uns comme aux autres d'être «reliés», de manière différente, à la société civile ?

Louis GUAY

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Peta TANCRED-SHERIFF (dir.), *Recherche féministe : bilan et perspectives d'avenir*, Kingston et Montréal, McGill/Queen's University Press, 1988, 303 p.

L'Institut canadien de recherches sur les femmes (ICREF) tenait en 1986 un colloque dans le but de faire un bilan et d'explorer les pistes à envisager. Ce recueil d'articles groupe autour de six thèmes un certain nombre d'études récentes relatives à la situation sociale féminine.

À la lecture, on s'étonne de ne pas y voir la synthèse sur la recherche féministe que le titre semblait annoncer. Mise à part l'introduction, deux articles seulement, parmi plus d'une vingtaine, font effectivement le point sur la question dans leur domaine : le texte de MURA sur les femmes et les mathématiques, et celui de STOPPARD qui compare les théories interprétant la dépression chez les femmes. Les autres textes passent à côté, apparemment. Pourquoi n'a-t-on pas saisi l'occasion d'élaborer une telle synthèse ? Dans les secteurs de recherche présentés, plusieurs sinon tous pouvaient se prêter à cet exercice, particulièrement l'éducation, le travail, la santé et le pouvoir. Selon Marguerite ANDERSEN, l'abondance et la richesse des travaux expliquent la difficulté de dresser un bilan. Peut-être le problème tient-il davantage à la jeunesse du champ et à un certain éclatement des préoccupations. Malgré tout, les perspectives qu'on nous laisse entrevoir sont nombreuses et variées.

L'introduction de ANDERSEN sur le développement de la recherche féministe au Canada donne une excellente vue de la progression, divisée en trois périodes. La première, de la fin des années 1960 aux premières années de 1970, est celle de l'effervescence et de l'exaltation quant au voile soulevé sur l'oppression des femmes. Ce sont les moments émouvants et puissants des ateliers de conscientisation, du féminisme des compagnes d'armes, des premières rationalisations de l'oppression, et de l'exploration des multiples possibilités de l'interprétation et de l'analyse féministes. La seconde période se caractérise par un cheminement plus collectif de la pensée et de l'action sur le plan de l'organisation : les liens entre féministes de diverses universités se multiplient, on assiste à la formation de l'ICREF, des réseaux spontanés s'étendent, l'isolement des chercheuses diminue, les études augmentent les connaissances générales sur les femmes comme catégorie distincte et

critiquent les points de vue traditionnels. Nous serions actuellement dans la troisième période qui se distingue par des sujets d'études beaucoup plus précis et par une certaine reconnaissance institutionnelle de la recherche féministe, avec la création, par exemple, de cinq chaires universitaires sur la condition des femmes. Cependant, au moment même où ce champ commencent à bénéficier d'un statut d'« études sérieuses », dans la perspective où le féminisme lui-même a acquis certaines lettres de noblesse, une grave réaction de conservatisme personnifié par les « vraies femmes » (*REAL women*) du mouvement Realistic Equal Active for Life, entre autres, émerge d'un discours prônant le rétablissement des valeurs traditionnelles qui ont construit notre culture, et le retour des hommes, et surtout des femmes, à leur « vraie » place. C'est probablement le temps de montrer une certaine vigilance !

La première partie du recueil, « Reproduction et maternité », contient quatre articles. Margrit EICHLER analyse certaines répercussions sociales causées par le développement et l'utilisation des nouvelles techniques de reproduction (N.T.R.) chez les femmes, spécialement sur les relations avec les hommes et entre femmes, sur la conception nouvelle des droits du fœtus contre ceux de la mère ou contre les problèmes sociaux requérant des solutions médicales telles que les N.T.R., et enfin sur la troublante médicalisation de la grossesse et la judiciarisation des liaisons humaines qui nous semblaient, hier encore, si privées et si intimes. Les deux articles suivants analysent le contact des femmes avec la maternité et l'accouchement. Anne QUÉNIART présente les résultats d'une recherche qualitative qui met en évidence le déplacement de l'expérience de la maternité, de la mère au fœtus, et l'obsession de la normalité. Elle cerne l'idéologie du risque comme partie prenante d'un rêve technocratique et rationaliste où l'imprévu est prévu : « En ce qui a trait à la maternité, l'idéologie du risque se traduit par un ensemble de discours faisant de la grossesse un lieu de danger, ou plutôt, un moment chargé de risques potentiels pour le fœtus. » (P. 29.) Jane GORDON, à l'aide d'une analyse quantitative cette fois, révèle que les femmes interrogées se sont déclarées satisfaites de la définition médicale de l'accouchement comme réponse à une insécurité grandissante devant la maternité. L'idéologie du risque est donc suffisamment imprégnée pour qu'on ne remette pas en question la médicalisation et la diminution de l'autonomie qui en découle. Martin THOMAS défend la thèse selon laquelle la prédétermination du sexe n'est pas, selon toutes probabilités, une pratique désirable. Au moyen de plusieurs variables, telles que la volonté effective d'y recourir, son efficacité, la répartition inégale des sexes actuellement, etc., cette recherche conduit à des résultats contraires à ceux qu'on entend généralement, c'est-à-dire qu'une pareille technique pourrait engendrer un déséquilibre démographique en faveur du sexe masculin.

La seconde partie s'intitule : « Éducation : la pédagogie et ses conséquences ». La pédagogie féministe, telle que définie par Angéline MARTEL et Linda PETERAT, explore l'intégration de la dimension de l'expérience dans l'apprentissage : (Traduction) « Enseigner avec la passion du changement, voilà qui fait toute la différence de la pédagogie féministe. » (P. 91.) Cette phrase peut résumer également toute pédagogie préoccupée par les inégalités sociales. La section prend fin avec un premier et véritable bilan de la recherche féministe sous l'angle des femmes et des mathématiques. Roberta MURA résume et illustre la question sous quatre thèmes : la participation des filles aux mathématiques du secondaire et la théorie explicative la plus connue, celle du filtre ; la comparaison des performances ; la qualité des expériences scolaires ; et la profession de mathématicienne. L'auteur termine en mentionnant de nombreuses pistes de recherche, telles que l'examen plus approfondi de la discrimination

sexuelle dans les programmes d'étude et sur le marché du travail, l'évolution de la sélection sexuelle selon les disciplines, ou encore, l'histoire des opinions et des recherches sur les aptitudes des femmes en mathématiques.

«Le travail des femmes: historique et développement économique» compte deux recherches sociohistoriques dont l'une sur le travail dans l'industrie à Moncton à la fin du XIX^e siècle par Ginette LAFLEUR et l'autre, l'histoire des ouvrières à Saint-Jean de Terre-Neuve, au tournant du XX^e siècle, par Nancy FORESTELL et Jessie CHISHOLM. À l'aide de données originales, on trace le portrait socio-économique de travailleuses en usine et de domestiques principalement, de leurs rapports avec les travailleurs et de l'émigration vers d'autres centres urbains canadiens ou américains. Ces deux études bien documentées laissent entrevoir que l'«autre» histoire, celle des femmes, reste encore à faire. Marie-France LABRECQUE et Maria Elisa MONTEJO décrivent une expérience de terrain sur le travail au Mexique en marge d'un programme gouvernemental d'aide à la population rurale. Elles comparent deux lieux de production et s'interrogent sur l'autonomie économique que ces productrices auraient dû acquérir, mais qui semble plutôt atténuée, sinon annulée, par l'organisation culturelle et sociale. Voilà un nouveau fleuron à l'actif de l'un des grands champs de la recherche sur les femmes et le développement. Il est renversant que ce recueil n'ait pas consacré une section au développement et aux rapports nord-sud, cela aurait témoigné davantage de l'intérêt et de l'essor qu'ont pris ces questions dans les préoccupations des chercheurs féministes. Omer CHOUINARD analyse les relations entre la production marchande et la production domestique fournies par les femmes dans l'industrie de la pêche au Nouveau-Brunswick. Ce texte rend palpables les liens étroits entre les deux sortes de production dont la première fut trop souvent considérée, de façon traditionnelle, indépendamment de l'autre qui lui permet, entre autres, de se reproduire.

«Les femmes et le mieux-être» font l'objet de la quatrième section. Le «mal-être» qualifie le mieux ces aspects de la situation sociale des femmes que sont l'alcoolisme, la violence familiale et la dépression. Janet M. STOPPARD survole les études et les théories explicatives actuelles du taux élevé de dépression. Le titre même «Depression in women: Psychological disorder or social problem?» révèle deux perspectives opposées qui s'appliquent également à «Empowerment of alcoholic women: The importance of self-help» de Coleen LUNDY: l'une se rapporte aux facteurs individuels englobant les causes biologiques, et l'autre, à des causes sociales et culturelles. On pourrait y voir une illustration, très imparfaite mais tout de même significative, des discours expliquant la réalité féminine: d'une part, l'un puise dans la nature et, en quelque sorte, justifie le phénomène, et, d'autre part, un autre, axé sur des faits de société, explique culturellement la même situation. Linda J. KLIMACK remet en cause, dans «Coping with abuse: Applying the grieving model to battered women», l'interrogation initiale de plusieurs des recherches dans le domaine du «pourquoi reste-t-elle?». Cette question laisse entrevoir que la seule solution est de partir. Cette étude originale fait intervenir un modèle d'examen qui, aux premiers abords, ne semble être aucunement relié au phénomène des femmes battues. Au moyen du modèle analytique qui précise par étape les comportements des malades en phase terminale, elle interprète les états psychologiques de ces femmes comme un cheminement au long duquel elles prennent conscience de la violence comme un élément de leur relation conjugale et choisissent une ligne de conduite en conséquence.

«Les femmes et la littérature» compte deux articles seulement, ce qui ne rend certainement pas justice à la richesse et à la variété de ce secteur de recherche. Monique

GENUIST, avec une relecture de la Sagouine et d'Évangéline, et Tracy C. DAVIS, à travers Nora l'héroïne de *Maison de poupée*, nous invitent à redécouvrir des œuvres littéraires qui sont quelquefois plus sociologiques que la sociologie elle-même. Les personnages de Antonine Maillot sont loin de la « victimisation » dont on nous abreuve parfois pour parler du passé de la gent féminine. On met en scène des femmes lucides, drôles, observatrices, qui ont joué sur notre imaginaire et nos possibilités de nous voir autrement en partant d'un héritage culturel vivace. Davis analyse une sélection de productions et d'adaptations de la pièce de Ibsen (1879) avec comme toile de fond l'évolution des préoccupations du mouvement féministe. Cette œuvre théâtrale a donné cours, durant des années en Europe, aux interprétations les plus diverses elles-mêmes au service des causes les plus variées. Voilà pourquoi il est fascinant de relire à la lumière de ces débats les interprétations et les prises de position qu'a pu entraîner cette production littéraire.

La dernière section du recueil porte sur « Le pouvoir et les stratégies politiques » avec cinq articles tournés vers l'avenir. Micheline DE SÈVE s'interroge sur les rapports ambigus des femmes avec le pouvoir, de même que sur le refus d'y participer. La criminologue Marie-Andrée BERTRAND nous propose une réflexion critique à partir d'une recherche à « orientation résolument féministe ». Une perspective scientifique et idéologique commune manque à ces travaux, mais la dernière conclut par un point de vue qui rejoint les propos de l'autre : la participation au pouvoir et sa définition ne se font pas à n'importe quel prix. Dorothy ZABORSZKY énonce quelques idées personnelles sur l'expérience du Parti féministe du Canada fondé en 1979 et « suspendu » en 1982. Tout comme l'introduction de Andersen se terminait par une mise en garde contre les réactions négatives croissantes à l'égard du féminisme, le volume prend fin sur le même ton avec « What feminists should know about the pro-family movement in Canada: A report on a recent survey of rank and file members ». Lorna ERWIN trace un portrait démographique et culturel des partisans de ce mouvement : moyenne d'âge approchant la cinquantaine ; degré de religiosité très élevé ; sont perçus comme des menaces à la famille, dans un ordre décroissant, le déclin de l'influence religieuse, le désintégration des valeurs traditionnelles, la pornographie, le laïcisme, la perte du contrôle parental, l'effet des mouvements féministes et homosexuels, l'éducation sexuelle à l'école et les difficultés économiques. Avec de forts pourcentages (89 % croyant que le féminisme a dévalorisé la maternité et 86 % qu'il a ébranlé la famille), les adhérents de profamille sont porteurs de valeurs conservatrices. Toutefois, leur religiosité intense, leurs croyances morales inébranlables et leur désaffection à l'égard des partis politiques et des médias suggèrent un isolement social certain.

À la lecture de ce recueil, deux réflexions me viennent : la recherche féministe a beaucoup évolué et la considération qu'on lui porte, également.

La sociologie « de la femme » est à l'honneur [. . .] Il peut sembler un peu excessif d'écrire qu'il traîne, dans les ouvrages qui traitent de la femme comme être social, comme un relent des défauts propres à ce qu'on appelle la littérature féminine [. . .] Il y a, dans ce courant d'idées, certains aspects propres au courrier du cœur : c'est un peu comme si l'image de la femme ne parvenait pas à se dissocier d'une certaine manière de vivre la vie de femme, dans une immaturité à la fois poétique et superficielle, qui empêche de voir les problèmes avec leurs réelles dimensions ontologiques. (Claude JAVEAU, *Revue de l'Institut de sociologie*, 1972.)

Ces propos, rédigés en 1969, nous donnent une idée de la condescendance et de la méconnaissance qui ont accueilli les premières réflexions sociologiques féministes. On le constate, le chemin parcouru est remarquable

Par ailleurs, on ne nous convie peut-être pas assez à penser l'avenir de la recherche féministe comme étroitement imbriqué dans le mouvement des femmes. La recherche est tributaire de la santé du mouvement, car elle provient et hérite des interrogations et des analyses qu'il pose. Cependant, les discours conservateurs qui se tiennent ici et là ne sont pas sans mettre en danger les assises mêmes de l'un comme de l'autre.

Chantal DORÉ

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Richard MORIN *et al.*, *La formation de ménages chez les jeunes*, Montréal, Institut national de recherche scientifique (I.N.R.S.) – Urbanisation/Université du Québec à Montréal (UQAM), 1988, viii + 196 p.

Des chercheurs de l'I.N.R.S. – Urbanisation et du Département de recherches urbaines de l'UQAM se sont penchés sur les composantes sociodémographiques de la formation de ménages chez les jeunes Canadiens depuis les années 1960. Dans une perspective dite « à la fois historique, géographique et sociologique », ils s'intéressent de façon plus particulière aux changements observés de 1974 à 1986, ainsi qu'aux liens entre le choix d'un logement et la formation des ménages. Pour ce faire, on s'appuie sur le traitement inédit de certaines données de Statistique Canada et sur trois enquêtes en matière de logement menées à Montréal en 1979 et en 1987

Comme la plupart des sociétés développées, le Canada a connu des changements majeurs dans la composition des ménages depuis les années 1960, changements qui reflètent les transformations considérables du paysage familial et notamment les altérations du cycle de vie « jeune ». L'augmentation des ménages non familiaux en est une caractéristique fondamentale, traduisant l'autonomie personnelle et résidentielle accrue autant des jeunes que des personnes âgées. Les jeunes ménages vont donc se multiplier, en particulier ceux qui ont à leur tête une personne seule ou un chef féminin de famille. Cette augmentation et cette diversification des types « jeunes » de ménage vont s'accélérer après 1974, la montée des ménages « non traditionnels » s'accroissant au profit de ceux composés d'un couple avec enfants. On note d'ailleurs que cette dernière tendance est plus forte au Québec que dans les autres provinces.

Les auteurs ne manquent pas de signaler qu'on doit relier ces changements notamment à la crise économique du début des années 1980 qui frappera durement la génération des moins de 35 ans. L'analyse des données de 1974 à 1986 livre une information claire sur la pauvreté de ces foyers. L'augmentation des revenus chez les jeunes s'est chiffrée à moins de 3 %, alors qu'elle atteignait 13 % chez leurs aînés (35-64 ans). La comparaison des ménages composés de couples est encore plus éclairante : malgré qu'une bonne majorité de jeunes couples aient disposé d'un double salaire, la croissance des revenus chez ceux qui avaient des enfants (+ 11 %) ou pas (+ 6,5 %) s'est révélée bien moins importante que chez les couples aînés, avec (+ 17 %) ou sans enfants (+ 19 %). « Même en 1986, les taux de pauvreté